L'enfance et l'adolescence manitobaines de Margaret Laurence

Naïm Kattan

Volume 12, numéro 4, juillet-août 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60240ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kattan, N. (1970). L'enfance et l'adolescence manitobaines de Margaret Laurence. *Liberté*, 12(4), 85–87.

Les lettres canadiennes-anglaises

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE MANITOBAINES DE MARGARET LAURENCE

Avec chaque nouvel ouvrage Margaret Laurence s'affirme comme l'un des écrivains canadiens-anglais les plus marquants. Hollywood a tiré de son roman « A Jest of God » un film, « Rachel, Rachel », et son dernier roman « The Fire Dwellers » eut un grand succès. « A Bird in the House » est un recueil de récits et nouvelles qui sont reliés par un thème, un lieu et une époque.

Nous sommes dans une petite ville du Manitoba pendant les années de la dépression. La narratrice commence son récit à l'âge de huit ans ; elle s'appelle Vanessa MacLeod. Elle écrit déjà des contes et des nouvelles en cachette.

Dans chaque récit Margaret Laurence évoque un membre de la parenté de Vanessa. Il s'agit de deux familles d'origine ontarienne et écossaise venues au Manitoba à l'époque de la colonisation. Pionniers, défricheurs de sol, ils possèdent toutes les qualités et les défauts des hommes et des femmes d'une société de frontière. Le grand-père Connor, qui survit à plusieurs de ses enfants, évoque à tous moments l'époque héroïque de son arrivée dans la forêt vierge alors qu'il a pu vaincre le nouveau territoire et en faire un lieu humain. Il a dû faire appel à toutes les qualités que possèdent les pionniers austères, qui mettent à leur profit un puritanisme latent, et qui, pour survivre, échappent aux ambiguïtés de la vie et éloignent les véritables risques d'une rencontre avec eux-mêmes et avec les autres. Cet homme est sûr de ses choix et de ses options. Il est convaincu qu'il a toujours raison, qu'il voit toujours juste. Etant le plus âgé, les autres lui doivent obéissance. Ce n'est pas un patriarce qui appuie son autorité sur une sagesse et sur une expérience, mais un ancêtre qui survit à son époque et qui affirme un droit de préséance.

A l'instar des pionniers, des défricheurs du sol et des conquérants, le premier arrivé a des droits supérieurs à tous ceux qui lui succèdent. L'affirmation ne se fait pas dans le temps mais dans la durée. Et puis son frère vient lui rendre visite. Il se situe aux antipodes. Gai-luron, buveur, jouisseur, pour lui la vie est une fête continuelle, et quand il est à bout de ressources il cherche des expédients : il vient voir son frère pour lui demander de l'argent. Celui-ci le renvoie en lui servant une bonne leçon de morale : il aurait dû épargner son argent et ne pas le dépenser sur la cigarette, la boisson et d'autres distractions plus inavouables encore. Le bon vivant sort et s'en va à l'aventure cherchant sans doute fortune ailleurs, mais la femme de Connor, qui ne l'a jamais aimé, insiste auprès de son mari pour qu'il rappelle son frère, qu'il l'invite à dîner, et qu'il lui donne l'aide.

Vanessa raconte aussi l'histoire de sa tante Edna. Jeune fille celle-ci a voulu échapper à son père et est allée travailler à Winnipeg, ville de perdition, qu'à son retour l'ancien pionnier ne cesse d'évoquer comme un lieu de cauchemar. Bien sûr, il n'y est jamais allé lui-même. Le père Connor chasse tout bonnement tout prétendant qui vient visiter sa fille. Il fait des remarques désobligeantes, quasi-insultantes. En général, les garçons ne se le font pas dire ; ils cherchent des familles plus accueillantes. Jusqu'au moment où un homme tombe vraiment amoureux d'Edna et c'est alors qu'il fait face au père, qui lui résiste, et qu'il gagne la partie.

Vanessa raconte aussi la naissance de son petit frère, la présence de sa grand-mère, qui ne pense qu'à la bienséance et aux bons usages, et non pas au drame qui se jouait car l'enfantement fut difficile et la vie de la mère fut en danger. Le père de Vanessa était médecin. Il fut emporté par la grippe. Ce souvenir parmi les plus douloureux, l'adolescente l'évoque avec discrétion. Le médecin c'est le continuateur du pionnier, c'est l'homme qui accepte de vivre avec les autres dans un lieu délimité par des frontières humaines et physiques. Il aide ses semblables. Il leur permet de vaincre la souffrance que leur imposent la nature et leur propre condition d'hommes.

Ce recueil se termine par une nouvelle sur une Vanessa devenue elle-même jeune fille. Elle rencontre un garçon dans un bal, pendant la guerre. C'est un soldat. Il la raccompagne chez elle et lui rend visite souvent. Son grand-père, qui est presque centenaire, est toujours là et impose sa présence. Il tente de chasser ce garçon comme il a chassé les prétendants de la tante Edna, et il dit qu'il connaît ce genre de garçon, qu'il est convaincu que ce soldat a déjà femme et enfants ailleurs. Et en fait il a raison. Vanessa n'en est pas moins malheureuse et elle en veut à son grand-père d'avoir vu juste, même si c'est le préjugé qui lui a dicté ses paroles.

Le monde que nous décrit Margaret Laurence est restreint, limité, rigide. On a l'impression que la vie a du mal à surgir, qu'elle n'arrive pas à s'épanouir. Ces hommes et ces femmes vivent près d'une nature hostile qu'ils redoutent, qu'ils repoussent, qu'ils essaient de rendre moins invulnérable. Et quand ils y arrivent ils découvrent qu'ils ont perdu leur désir d'aller au-delà de l'existence, de jouir des plaisirs que donne une nature domestiquée. C'est tout le drame du puritanisme et de la société de pionniers : l'homme impose sa présence à la surface de la terre. Il lui faut une abnégation, une austérité, un courage et un oubli du plaisir. Une fois qu'il a conquis l'adversaire il n'arrive plus à crier victoire. Il s'est habitué à vivre dans le dénuement ; il a oublié le parfum de la joie, la fureur du désir, les gestes de la sensualité. La nature a abîmé chez lui le désir de vivre et c'est par puritanisme qu'il s'éloigne de sa propre conquête. Il ne jouit pas de sa victoire.

Ce n'est pas un livre de désenchantement cependant car ces hommes et ces femmes quittent le lieu restreint. Ils vont dans les villes de perdition comme Winnipeg avant d'atteindre les vastes horizons du monde. Ils viennent de loin et ils mettent du temps à se dégager de l'emprise de leur passé. Margaret Laurence nous permet de les connaître, de les comprendre et de commencer même à les aimer.

NAÏM KATTAN